16°R
21040

Maurice Bellet

La Voie

aux Éditions du Seuil, Paris

LA VOIE

16° R
24040

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DESCLÉE DE BROUWER

Essai d'une critique de la foi, 1968
Le Point critique, 1970
Le Déplacement de la religion, 1972
Naissance de Dieu (Proposition du possible), 1975
La Théorie du fou, 1977
Le Dieu pervers, 1979
Théologie express, 1980

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Les Survivants, 1974

AUX ÉDITIONS DESCLÉE & Cie

Le Lieu du combat

10
15

MAURICE BELLET

LA VOIE

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e^

DL-03-02-1982-02621

ISBN 2-02-006051-5.

© *Éditions du Seuil, 1982.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contre-façon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



PREMIÈRE PARTIE

I. La Voie

La Voie est nécessaire à l'homme, autant que l'air ou la nourriture.

Elle tire l'homme hors de la détresse.

La détresse est l'emmurement dans la fosse, l'errance dans le désert froid, la solitude perdue dans les montagnes, l'engouffrement dans la ténèbre.

Elle est le mufle du massacreur, les visages égayés à la vue du supplice, la tranquillité bureaucratique et médicale du tortionnaire.

Elle est le gâchis, la bassesse, le manque, des millions d'hommes privés du plus urgent ou attelés à des tâches de mort.

Elle est la parole qui fait du mensonge vérité et de la vérité mensonge. Elle est l'amour pervers et meurtrier, la libération tournée en appareil de la servitude. *Corruptio optimi pessima.*

Elle est la faim, la peste et la guerre.

Qui a compris que la détresse est une ? Elle est tristesse.

Il y a dans la détresse un cri immense. Je ne parle qu'à ceux qui l'ont entendu.

La Voie précède.

On demande : où est la Voie ? Est-elle sagesse ou croyance ou savoir ? Est-elle un art ? Est-elle en thérapie ou en politique ?

Chercher ainsi la Voie, c'est supposer qu'elle vient après ;

après nos divisions, scissions, catégories. Or la Voie est première. Son espace est celui qu'elle-même fait paraître ; et il est avant la séparation de l'espace et du temps, puisque la Voie est voie, et non spectacle.

Peut-on dire du moins : cet espace est le caché en l'homme, le fond obscur et terrifiant, ce que nous nommons l'inconscient ? Mais la Voie précède la scission du conscient d'avec l'inconscient, puisque c'est par elle que le plus obscur en l'homme demeure humain.

La Voie ne serait-elle pas du côté des choses antiques ? Pour s'y avancer, ne faudrait-il pas s'enfoncer dans l'archaïque, sagesses perdues, mythes effacés, mystères recouverts de l'oubli ?

Mais la Voie précède la séparation de l'antique et de l'actuel, comme celle du mythe et de la raison.

La Voie est en deçà de tout ce qui voudrait la définir et se l'approprier. Ainsi peut-elle, également, se dire en tout. Toutefois, pour l'ordre commun des choses, elle est sans place, sans langage, sans substance : elle n'est rien.

L'ordre est toujours : d'abord la Voie. La logique elle-même ne vient qu'ensuite ; *a fortiori,* toutes pensées.

La Voie précède l'Occident ; c'est-à-dire, elle n'est pas prise d'avance en ce qui pour l'Occident configure le réel, spécialement les scissions où il s'est établi : la matière et la pensée, le corps et l'âme, l'individu et la société, la croyance et la critique, l'ordre et la liberté, la nature et la culture, la tradition et le progrès, et le reste.

Puisqu'elle n'est pas régie par la loi de contradiction et d'exclusion qui domine l'Occident, il faut s'attendre à ce que la Voie soit d'abord pour nous comme l'impensable et le contradictoire. Elle est l'unité de ce qui n'est pour nous que coupé et séparé. Je ne dis pas : elle joint ou elle unit. Je dis : elle est l'unité non défaite.

Ainsi la Voie est tout entière voie du corps ; elle parle en lui et ne s'en éloigne pas. Et c'est ainsi qu'elle est le vol le plus haut de l'esprit, la rigueur extrême de la pure pensée.

Elle est le singulier, la naissance de chacun venant à lui-même, lui seul ; et c'est ainsi qu'elle est l'unité précédant toute séparation individuelle.

En elle la vraie croyance est l'instance critique la plus dure, l'ordre défait tout ordre sauf la liberté, la conscience est présence de l'inconscient.

Mais si la Voie précède toute scission, ce n'est pas pour tout défaire dans la confusion et le chaos. Car elle instaure. Elle a cette force de genèse qui donne à toute chose, tout visage et toute voix leur pleine et première assurance, leur lumière et leur gloire.

Son ordre n'est pas le découpage qu'opèrent l'outil et le concept, mais la place vive accordée à tout être selon sa croissance ; et c'est par là que le concept et l'outil peuvent trouver leur juste emploi, qui est grand, mais que l'enflure et l'abus détournent et finalement diminuent.

La Voie précède. Mais n'y a-t-il pas plus urgent ? Ne faut-il pas d'abord nourrir et soigner, instruire, combattre l'oppression ?

La Voie n'est-elle pas un luxe, bon à ceux qui mangent bien et n'ont pas de soucis pour vivre ?

Non. La Voie est toujours le plus urgent, même pour l'affamé. Car comment pourrait-il, sans elle, demeurer lui-même ? Et s'il se défait et se perd, à quoi pourra lui servir tout le reste ?

Toutefois, si c'est le bien nourri qui prétend dire à l'affamé combien la Voie est plus que la nourriture, il compromet et pervertit la vérité qu'il dit, car il en ignore tout, et jusqu'au plus humble commencement.

La Voie précède ce que nous nommons la politique, qui n'agit pour le bien des hommes qu'à partir d'elle. Sans la Voie, le bien des peuples et la liberté peuvent devenir folie meurtrière et écrasement sous l'oppression.

La Voie est toujours de première nécessité.

La Voie est hors du temps : l'histoire ne l'atteint pas.

Elle n'est ni événement, ni tradition, ni utopie ou projet. Elle n'est ni passé, ni présent, ni futur : hors de ce schéma-là.

Elle n'est pas non plus inerte : elle va, elle remonte et descend, elle régresse et avance, elle s'élève et s'abaisse.

La Voie est mémoire. En elle demeure, invaincu, l'oublié. Mais elle fait, de l'oublié, la vie, elle transmue l'énorme dépôt — ce tas de morts sur nos épaules — en pousse verte et légère, confiée au vent.

Elle est, dans la mémoire de chacun, cette part qu'il ne faut pas ôter ni blesser, sans quoi il meurt. Car c'est sa mémoire d'être homme, bien plus que son père et sa mère qui n'en furent que les partiels et transitoires porteurs.

La Voie descend vers l'amont. Elle rêve et déploie les rêves. Elle laisse ouverte la très grande porte de l'effroi, elle passe le seuil et fait la paix. Elle est dure et fouilleuse, elle veut et goûte la vérité, même très dure, impossible.

Elle est enfouissement, régression, écart, délogement. Le plus dur à défaire est sans doute ce-qui-se-voit-tout-de-suite et ce-qu'on-sait-déjà : car cette évidence cache le plus obscur, et c'est le plus connu qui est le plus étrange.

La Voie n'est enfin Voie que dans l'éveil. Alors vient l'inouï encore et à nouveau. La Voie est naissance. Elle ne répète pas.

Ce qui était l'histoire devient la genèse où tout a son droit : le jamais vu comme la répétition.

La Voie est solitude.

Il n'y a absolument pas de recours du côté d'un maître ou d'un père ou d'un frère, ou d'une loi. Ni du côté de la femme pour l'homme ou de l'homme pour la femme : l'amour sexuel n'est pas la Voie.

Ah, quel désir d'être assuré, conforté, protégé ! Ou même condamné, meurtri, anéanti — mais pas seul. Ce désir est autre que le besoin de s'agréger au semblable. C'est le désir furieux et terrifié d'un visage et d'une voix alors que la Voie passe en l'espace nu et désertique ; désir légitime et puissant, même s'il lui faut, pour se connaître, tout traverser.

Car la solitude de la Voie purge à fond de la solitude — ce repli, ce retrait, cette crispation qui enferment l'homme dans l'illusoire soi-même et qui coïncident si bien avec l'enfouissement et la perte de soi dans le sans visage muet, le grand tout dévorant.

Toutefois, qu'est-ce qui défait la solitude ? Qu'est-ce qui en l'homme le précède et lui donne l'accord premier, où sont sa paix et sa puissance ?

La Voie est hors des relations et communications qui peuvent se définir et se placer. Elle est sans rôles et sans fonctions. Ce qu'elle laisse venir, y venant, est la primitive puissance : visages et voix, nus, lavés de tout, sans rien qui précède.

La Voie est sans voie.

Elle n'est pas un chemin tracé, une méthode, une doctrine, une technique. Elle ne sait pas ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut penser. Elle est trop nécessaire et trop libre pour dire : il faut.

C'est bien pourquoi la Voie paraît sans lieu en ce monde !

Elle n'est pas intellectuelle, elle n'est pas volontaire, elle n'est pas sentiment. Elle n'est pas religieuse ou morale ou philosophique ou scientifique. Pour qui veut, en curieux, savoir ce qu'elle est et où elle passe, elle n'est pas.

Voilà qui déçoit et irrite. Certains diront : ne faut-il pas du moins la relier à Dieu ? Le refus de la fixer ici ou là, n'est-ce pas vers Dieu qu'il tourne ?

Nous laisserons celui qui nomme Dieu nommer Dieu.

Nous laisserons celui qui ne nomme pas Dieu ne pas nommer Dieu.

D'autres diront : la Voie n'est que confusion et fuite, un rêve creux, un reste de fumée mystique. Car rien n'est sans limite, et où est la limite de la Voie ?

La Voie est à elle-même sa juste limite ; et c'est : ne retourne pas en arrière.

Si la Voie est sans voie, alors toute voie peut être la Voie. Chacun a droit plein et entier à être qui il est, en son lieu et en son langage. Chacun a droit à sa propre histoire, à son propre désir et à sa propre pensée.

Il n'y a pas de point de départ obligé. Toute situation vaut.

Il n'y a pas de principes à admettre ni de méthode à suivre.

C'est libre.

Certes, aucun homme n'est sans règle ni rite ni raison. Mais la Voie en sa hauteur n'impose pas telle ou telle voie. Elle ouvre : à chacun, selon sa puissance, d'y faire le chemin neuf.

La Voie paraît lointaine ; elle est toute proche. Elle est ici et maintenant, dans le corps, dans les choses, dans l'instant.

Elle est la lumière de ce matin d'hiver, lumière du Nord pâle et secrète, souvenir du ciel de Hollande.

Elle est cet enfant qui court derrière son chien sous la pluie légère.

Elle est ce visage de femme entre deux portes, soucieux, las et tendre.

Elle est quelques mots échangés, avec cette inflexion de la voix et le regard qui l'accompagne — nous aurons encore à nous dire.

Elle n'est pas l'ailleurs. Elle n'est pas l'idée. Elle n'est même pas la contingence. Elle est ceci et cela, et chaque humain par son nom.

Elle n'est pas extraordinaire. Si elle est extase, c'est l'extase commune, sans tremblements ni visions ni délires, l'humble sortie nécessaire hors de la prime détresse, le commencement d'humanité.

Ainsi la Voie est-elle l'extrême, qui touche en l'homme le plus caché, plus haut que sa naissance : ce par quoi l'homme est, puisqu'il n'est pas son commencement.

La Voie est sans évidence et sans preuve.

Elle précède ce que nous nommons vérité. Elle passe avant toute évidence. Elle est avant la région des premiers principes et des démonstrations initiales.

Elle donne la vérité sans laquelle l'homme ne naît pas ou naît dans la mort.

Quelle vérité ? La Voie elle-même comme Voie, qui ne se connaît que d'y être.

Ce qui s'y change n'est donc pas ceci ou cela de vrai ou de faux, mais la vérité comme vérité : puisqu'elle n'y est pas spectacle ou possession ou maîtrise, mais marche. (Je ne dis pas la recherche de la vérité, mais bien : la vérité.)

Ainsi n'y a-t-il aucun discours possible sur cette primordiale vérité : elle parle, elle-même ; mais c'est pour dire à chacun ce que lui seul entend. Ce peut être la vérité commune, la banalité, les choses de la vie — avec toutefois juste

ce trait imperceptible de lumière, cet écart insaisissable, qui est au sein du monde de la détresse l'ouverture irréparable et bienheureuse.

Il n'y a pas d'exposé de la Voie, de doctrine, de somme, de traité. Elle ne peut qu'être offerte, comme un don premier et sans retour, librement à l'homme libre.

La Voie ne discute pas, elle n'explique pas, elle ne commente pas.

Peut-elle se montrer ?

Elle est montrée par ce qui ne montre pas, tracée par ce qui efface toute trace, contée par le conteur qui parle d'autre chose.

Elle est absente pour quiconque en veut la carte ou les signes visibles en son paysage. Les signes sont autres.

Toute démonstration serait ruse et artifice, et il n'y a pas d'évidence.

La Voie ne peut pas s'imposer, elle n'en a pas souci, elle n'y songe pas.

Elle est pour qui l'aperçoit s'ouvrant devant lui et commence obscurément d'y avancer. Elle est pour lui seul. Il n'a rien à en dire à personne d'autre.

Pourtant, ne faut-il pas avoir soin d'autrui ? La vérité ne veut-elle pas se faire connaître ?

La vérité de la Voie ne me donne ni devoir ni pouvoir envers autrui.

Si quelque chose un jour doit sortir de moi qui en parle, ce sera par nécessité et par jubilation, sans que j'en sois maître et sans que vraiment je le sache.

Et il en est de même pour chacun et pour tous.

Si donc j'en parle ou j'en écris, c'est pour moi. Je ne puis demander que la bienveillance qu'il convient d'accorder à toute parole humaine.

La Voie est pour moi.

Je suis donc, envers autrui, libre : sans prétention, sans soumission. Je puis, selon ma mesure, accueillir et entendre toute parole et toute vérité.

La Voie est sans voie : je n'opposerai pas la différence de ma voie à la voie différente. Je ne chercherai pas à tirer autrui de sa voie propre en lui disant : « Viens, c'est mieux par ici. »

La Voie ne s'impose pas. Ce qui veut au principe s'imposer provoque la juste réplique : « S'il faut, je ne peux pas. » Mais ce qui au principe ne s'impose pas laisse être l'espace vierge de la communication : toute parole y peut naître, allant jusqu'à son fruit.

La Voie est pour moi. C'est donc à moi de la connaître, moi seul. J'y avancerai, seul, par ma propre lumière. Pour moi, elle commence avec moi.

Elle est ma liberté de penser, absolument sans réserve.

Je ne puis, quant à elle, me fier à autrui. Paradoxalement, ce que nous nommons science autorise en fait à se contenter du ouï-dire : hors ma spécialité (si j'en ai une), le raisonnable est de me fier aux experts. Mais, ici, aucun expert ne pourrait se substituer à moi-même.

Or, la Voie ne peut pas être le fait du *seul*. Elle précède infiniment l'individu. Elle est affaire de l'humanité en l'homme. Elle vient à moi en la parole où je suis né. Elle porte tout ce qui est en amont de moi et qui m'habite et que je ne sais pas. Elle est le différent, le lointain, l'étranger. Elle est la fin finale du rêve d'être le Seul.

La Voie défait ainsi ce qui a longtemps paru l'essence du penser : se défaire de tout et commencer hors de toute attache. Mais ce qui d'avance m'a tiré hors des grandes frayeurs

et de l'abîme pur et muet de la détresse est déjà là quand je m'exerce au doute le plus extrême ; il le faut pour me protéger de ce que deviendrait le doute si cela venait à manquer ou céder : la grande folie, celle qui n'a même plus place parmi les folies connaissables.

Une certaine pensée rejette ce trop humble commencement du côté de ce que l'on pourrait laisser derrière soi et oublier ou bien mettre en face, comme un objet : dans les cases du primitif, du religieux, du mythique, du psychique — et autres objets du savoir ; jusqu'à la revanche du méconnu : en paraît, avec Sigmund Freud, un bout, qui n'a pas fini d'ébranler l'édifice.

La Voie, c'est renoncer à l'essence du philosopher, telle qu'elle s'est imposée en Occident, pour philosopher davantage, peut-être en laissant s'ouvrir en amont cette clairière où s'annonce, en la nuit, la prime lumière.

Nous voulons toujours plus de rigueur et toujours plus de liberté.

Ainsi la Voie est moi et n'est pas moi ; c'est-à-dire : elle est avant ce qui sépare « moi » du reste et installe « moi » sur son trône de dérision.

Serait-elle la fusion où fond toute différence, le retour à l'indistinct que seulement cachait l'illusion ?

Non. Cette fusion n'est que l'image qui est en moi de cet amont que je ne rejoins pas. Mais l'amont n'est pas le moi et la mère confondus, il est avant : la pluralité puissante qui a fait que j'aie père et mère et vienne au jour.

La Voie serait-elle du moins l'autorité dure et bienfaisante qui me met fermement à ma place et me définit par mes devoirs et ma fonction ? Mais ce n'est là que l'image du père dont ma peur a besoin pour se conforter d'elle-même.

La Voie est sortie hors de ces images-là ; mettre au principe la grande Mère ou l'autorité du Père tout-puissant, ce n'est pas du tout sortir du rêve du Seul, c'est au contraire s'y

enfoncer, c'est projeter dans le sans mesure la hantise de l'enclos.

La Voie sort. En elle advient « je », portant le feu de sa naissance. Mais c'est dans l'aventure qui précède toute sagesse et toute croyance. Ce sera donc sans appui, sans autre appui que ce dont la Voie témoigne, l'en deçà des séparations qui pourtant coïncide avec chaque être, chaque chose, chaque humain instauré pour lui-même en sa puissance et sa clarté.

La Voie est pour tous.

Elle ne demande rien : ni savoir, ni vertu, ni rang, ni classe, ni race, ni patrie.

Elle ne demande rien : elle donne.

Entre qui veut.

Pourtant, il peut sembler qu'elle est plus élitaire que le plus dur des concours ou la secte la plus fermée. N'est-elle pas ce qui tire, hors de la détresse, ceux qu'elle choisit, leur donnant de faire, seuls, ce choix incomparable ?

Mais c'est sa manière, à la Voie, d'être pour tous ! Elle n'est pas pour tous à la manière de la loi, ou de la preuve — ou du supermarché. Elle est pour tous en chacun, singulièrement. Elle est en chacun sa destinée d'exception.

Ainsi, cette Voie étroite est-elle plus large que les plus vastes systèmes.

Il n'est pas nécessaire de penser ou nommer la Voie à partir de cette image : la Voie.

A certains, le nom de Voie évoque, de façon nauséeuse, tout ce par quoi on a voulu les tirer et les pousser ; ce qui leur importe est : être là, enfin, fût-ce comme une pierre. Qu'on ne leur parle donc pas voie ou chemin ou itinéraire !

Qu'ils ne s'en parlent pas à eux-mêmes ! Chacun parlera sa propre langue.

Le nom de la Voie n'est pas : la Voie.